

L'histoire en fiction chez Isabelle Eberhardt : dire l'impensé et raconter l'indicible dans « au pays des sables »

CHIHANI OUASSILA
UNIVERSITE HAMMA-LAKHDAR
EL OUED (ALGERIE)



Truth and fiction an important role in the literature, has endangered the truth to swear imagination the most important roles to contribute to the transfer of many of the pictures beautiful scenes and distinctive as long as a country has suffered the worst of isolation and the persecution of colonial and that the filming geographical nature and its living conditions with shed light on its history and the ideas of its population and traditions of different form and weight with writer habits this flight contributing in keeping social inherited almost where in a few and the absence of some of the media at the time. I want to point out that relied upon as a historical document that would provide the reader and libraries to you from the historical information that may have the sources did not address other historical documentaries.

Mots clés : fiction, réel, histoire/Histoire, image /représentation, l'indicible, témoignage, héritage social.

تتوارى الحقيقة ليؤدي الخيال أهم الأدوار حتى يساهم في نقل الكثير من الصور الجميلة والمشاهد المميزة لبلد طالما عانى الأمرين من عزلة و اضطهاد استعماري وذلك بتصوير طبيعته الجغرافية وظروفه المعيشية مع إلقاء الضوء على تاريخه وأفكار سكانه وعادات وتقاليد مختلفة الشكل والوزن مع عادات كاتب هذه الرحلة فأسهم بذلك في حفظ موروث اجتماعي يكاد يندثر في قلة وغياب بعض وسائل الإعلام آنذاك. أردت من خلال هذه الطرح أن أشير إلى دور قصص إيزابيل ابرهاردت في حفظ الموروث الاجتماعي وأردت كذلك أن أوضح أن بالإمكان الاعتماد عليها كوثيقة تاريخية من شأنها تزويد القارئ و المكتبات بكم من المعلومات التاريخية التي ربما لم تنطرق لها المصادر التوثيقية

التاريخية الأخرى. هو طرح أدبي ذا طابع اجتماعي وإنساني القصد منه التعريف بمصدر محلي للتاريخ الاجتماعي يعرض الكثير من الحياة الاجتماعية

الكلمات المفتاحية: خيال ، حقيقي ، قصة / تاريخ ، صورة / تمثيل ، شهادة ، تراث اجتماعي



Le réel et la fiction font deux éléments d'une puissance extravagante indissociables dans le récit en général. Le réel se recule laissant place à la fiction pour l'accumulation du produit afin de contribuer au transfert d'images et belles scènes caractéristiques d'un pays qui a tant souffert de l'isolement et de l'oppression coloniale en mettant en évidence au cours de son histoire des idées, des coutumes, et des secrets.

Nous avons choisi pour notre sujet de travailler sur les nouvelles d'Isabelle Eberhardt « Au pays des sables », recueil de nouvelles composées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, afin de déceler le pouvoir et le rôle du récit dans la sauvegarde de l'histoire sociale et humaine de la région du désert (comment le romanesque redonne une mémoire à l'histoire), et de démontrer que les perspectives auctoriels et documentaires peuvent dépasser largement les autres documents Historiques.

Si nous avons choisi de travailler sur les nouvelles d'Isabelle Eberhardt c'est parce que l'écriture de cette écrivaine est particulière dans sa façon de vouloir étudier, à l'image des ethnologues, la vie des hommes. Journaliste et femme de lettre, Isabelle Eberhardt choisit dans le genre romanesque l'écriture des nouvelles dans lesquelles elle peint des images qu'elle transforme en discours, et décrit le désert de sable mouvant pour y faire ressortir l'image d'un monde oublié enseveli qu'elle déterre pour le mettre au jour.

C'est cet univers de sable que nous voudrions revisiter avec les nouvelles de l'auteur venue d'ailleurs: une suisse convertie à l'Islam qui nous fait penser au « suisses d'Allah ». Découvrir

notre désert par l'intermédiaire d'une étrangère est étonnant et curieux à la fois, puisque les sensations sont différentes, les descriptions sont porteuses de touches émotionnelles de celui qui découvre pour la première fois et voit différemment.

« Le réel doit être frictionné pour être pensée », dit Jacques RANCIERE. La production d'une histoire de vie, c'est en fait inventer une légende de soi qui s'inscrit et donne sens à une image (Rezzoug 1989 :11).

Isabelle Eberhardt au pays des sables trouve, tout en jetant un regard fantasmatique sur l'altérité, un sujet si proche de ses envies d'aventure et dans une succession immanente, elle le présente d'un vouloir libre et affranchi, inspirée par ses croyances, aussi bien dans les mystères inconnus, dans l'esprit humain. Elle observe, avec des révélations originales, les gens, pose sur eux un regard d'une intense vivacité pour parler de leurs souffrances et de l'injustice dont ils sont victimes pour en faire des portraits d'un naturel et d'une authenticité exceptionnels.

Ses histoires se succèdent en harmonie pour émanciper la vérité qui croule dans le bain du fictif en vue de créer une intimité dynamique et créative entre le rêve et la réalité qui semblent indissociables chez elle. De cela, elle fait de sa vie sa plus grande œuvre. Comme l'écrit Paul Ricœur : « la vie est un tissu d'histoires racontées » (Ricœur 1985 : 356). Sa vie et son œuvre illustrent à merveille cette confusion de fiction et de réel qui marque toute existence humaine.

Par ce désir qui s'accompagne toujours d'une nécessité de fiction, Isabelle Eberhardt nous a affiché un grand tableau qui rassemble toute sorte de couleurs. Ces couleurs se lisent comme des croquis qui nous font rêver d'un monde si lointain d'une époque ailleurs où les moyens communicationnels étaient rares et absents. La construction de cet ailleurs se façonne à partir de l'image de l'autre et s'inscrivent ainsi dans la dynamique de la société qui se termine par une représentation idéalisée de l'état humain à l'époque coloniale.

Tous les événements de cette réalité sociale deviennent de véritables déclencheurs d'activité créatrice. Le moment, le monde et les actes prennent une autre allure, ouvrent des nouveaux espaces, quittent leurs origines, leurs attaches réelles, et refaire une vie dans une autre «réalité». et malgré l'acharnement, l'entêtement, les risques, l'entreprise auctorielle ne cesse à penser et à tisser les liens ente le réel et le fictif pour accéder à la vraie liberté et relater chaleureusement des souvenirs et des histoires entremêlées d'émotions pour éclairer les relations humaines, sociales, politiques et idéologiques d'un pays vient de se disparaître sous l'agissements du sable chaud.

L' « AU PAYS DES SABLES » ENTRE IMAGE ET LANGAGE

SOCIETE ET HISTOIRE

« Il faut d'abord avoir soif » *disait Catherine de Sienne* dans Les voix du Hoggar (Berthoin 1999 :14)

Plus j'étudie, très mal et trop vite, cette histoire de l'Afrique du nord, plus je vois que mon idée était juste : la terre d'Afrique mange et résorbe tout ce qui est hostile. Peut-être est-ce la Terre Prédestinée d'où jaillira un jour la lumière qui régénérera le monde . (EBERHARDT 1988, 255).

Cette terre par son hostilité, son silence, ses mœurs, ses couleurs planétaires de traits sauvages avait séduit Isabelle Eberhardt vers les itinéraires les plus ténébreux à la recherche de l'être intime et sa réalité perdue. Elle lui est une trouvaille valeureuse, et un synonyme de racines perdues, et de mémoire refoulée. « *Je suis loin du monde, de la civilisation et de ses comédies hypocrites. Je suis seule sur la terre d'Islam, au désert, libre et dans des conditions de vie excellente* » (Eberhardt, 1988 : 67)

C'est dans la terre d'Afrique qu'Isabelle redécouvert le lieu et l'imaginaire, façon aussi de se redécouvrir elle-même, de mettre à l'épreuve sa sensibilité humaine, son pouvoir et son vouloir être à la mesure de ses propres aspirations. Au rythme de ses mots et de ses sensations vivait une expérience d'exotisme orientaliste. : « *Ainsi, ma première vision d'El-Oued fut une révélation complète, définitive de ce pays âpre et splendide qui est le Souf, de sa beauté étrange et de son immense tristesse* » (Eberhardt 2004 :09). Ses sens sont à l'affût des

murmures d'un continent qui dévoile ses cris, ses souffrances, mais elle n'arrête pas de souffler l'ardeur de son âme ultime et l'originalité de sa composition.

Sa description de l'univers de l'autochtone, de sa misère, de son exploitation, sa dénonciation de la politique française en Algérie font l'entreprise réelle de notre auteur de transmettre la vérité du perçu au lecteur. Ses sujets sont empruntés à la société des années 1900. Isabelle se donne impératif de noter soigneusement les impressions de voyage et de prendre les maximums d'informations pour « tout noter », écrit-elle et de rechercher de la vraie lecture, disant : « il faut apprendre à penser », disent les journalistes.

Le tableau se donne à lire sans complaisance centré sur des problèmes énormes relatif à l'administration coloniale et à la société colonisée. Elle voulait faire de son œuvre un instrument de défense et une référence historique.

Des images d'un ton affectif sont à l'essence de cette représentation artistique qui se fait généralement à travers un filtre qui est celui de la conscience de l'écrivain en quête de vérités essentielles. Celles-ci lui sont inquiétantes et détestables d'observer. Entre l'image et la représentation une très forte liaison. Son langage construit la réalité au moment même où il la nomme. La réalité ici est le produit de la représentation qui reste la plus raisonnable comme il disait Paul-Henry Chombart de Lauwe dans sa séparation entre l'image et la représentation :

La représentation est plus rationnelle, plus développée et plus consciente que l'image qui a une forte coloration affective, qui jaillit parfois à l'improviste et peut s'imposer avec force. L'inconscient y joue un rôle souvent primordial [...] L'image prend progressivement une force active et devient une image guide qui entraîne des comportements. Elle peut aboutir alors à la formation d'un modèle nouveau ». (Chombart de Lauwe 1969 : 91).

Les représentations des femmes du désert, par exemple, correspondent à des séries d'images qui se sont superposées et

coordonnées. L'image d'Oum Zhar est la plus célèbre des images qui forment toute une unité des sens, elle était l'image de la faiblesse tenue par l'autorité paternelle, l'image qui présente l'idée de la révolution contre le subi autoritaire de la famille et de l'entourage, et elle était aussi le symbole du chagrin. Cette unité est conçue comme infiniment reproductible et reconnaissable à travers les variations singulières :

Toutes les deux cependant sentaient bien qu'elles avaient perdu le seul être qui les avaient aimées, qui s'était penché pitoyable et doux sur leur enfance de petites Bédouines pauvres, assujetties presque dès leur premier pas aux rudes travaux de la maison, sous l'autorité toute-puissante du père toujours sombre et impénétrable qu'elles voyaient rarement, car il travaillait au-dehors dans les jardins, et devant qui, comme leur mère, elles avaient appris à trembler. (Eberhardt 2004 : 63)

Incapable de supporter l'abondant que l'a laissée la mort de sa mère, et c'est Keltoum (une pauvre femme folle) qui l'a pris par la main vers l'inconnu dans ses errances, vivant la folie jusqu'au jour où Oum Zhar meurt à son tour. Cette histoire terrible et poignante est racontée sans commentaire et parfois paraît liée à une légende populaire photographiant l'image de la femme qui vit la désillusion, la désespérance et une trajectoire qui va de l'amour à l'abondant.

La terre misérable est fertile d'images, la nouvelle *Îlots du sud* montre bien la situation humaine et la conscience du malheur social de l'auteur qui s'affirme en une vision d'intimité, où se rassemble des témoins de misère du pauvre peuple algérien dans une prisonnière au milieu du sahara, marquée de méprise et de mal traitement.

Le spahi, indifférent, continue son interrogatoire, la question s'adresse à un petit vieux timide et silencieux :

Moi...Je suis de Ouled Saoud. Alors, comme la maîtresse du lieutenant Durand est partie, et qu'elle avait beaucoup de bagages, le lieutenant a donné des ordres aux caïds. Le mien m'avait ordonné d'amener ma chamelle, mais comme elle est blessée au dos, je n'ai pas voulu la prêter. je suis en prison depuis huit jours. Le lieutenant, en m'interrogeant, m'a donné une gifle quand j'ai dit combien de prison j'ai à faire (Eberhardt 2004 :75)

Et comme il n'a pas la puissance de se défendre, il n'a que dire : « *Dieu m'est témoin que ma chamelle est blessée...* » (Eberhardt 2004 :75).

Cet entretien avait tissé une impression mélancolique sur l'enveloppe de cette quête à la recherche de l'autre. L'impensé ou le « voudrais-je » crée à cet égard une intervention socio-politique et une arme de communication qui défend une idéologie et une société devenue intime car à l'arrière-plan de toute pensée, il ya de l'impensé qui voulait investir dans le grand champ littéraire. Le volcan du désert ne cesse pas de cracher des histoires :

Pourquoi es-tu en prison ? demande le spahi à un nouveau venu, grand garçon mince, au profil d'oiseau de proie. - Hier, je sommeillais devant le café de Hama Ali. Le lieutenant de tirailleurs a passé et je ne l'ai pas salué... alors, il m'a donné des coups de canne et s'est plaint au bureau arabe. Le capitaine m'a mis quinze jours de prison et quinze francs d'amende (Eberhardt 2004 :74)

Aucun exotisme dans cet exposé de pauvreté et de hantise, les structures et les figures mis en œuvre dans les textes sont d'une interprétation sans ambiguïté. dans ces récits, il n'y aura rien de ce que l'on est habitué à trouver dans les autres histoires arabes, ni fantasia, ni intrigues, ni aventures, rien que la misère et l'inégalité qui cassent les dos. L'image est encore bouleversante, les hommes du désert après la prison recueillent l'empreinte, le chagrin et même la folie.

Ces images ne visent pas à émettre des cas d'individus des histoires mais présentent des cas échéants, passifs qui sollicitent la révision.

DE L'IMAGE AU TEMOIGNAGE : L'IMPENSE ET L'INDICIBLE FONT UN DESIR D'ESTHETIQUE ET D'HISTOIRE

Sa charge de faire des reportages pour le journal Al-Akhbar au sud algérien lui a confié la responsabilité de voir, d'extraire et d'exposer les circonstances de la vie des indigènes et de leurs situations vis-à-vis des bureaux arabes. Cette étrangère qui chante

en dépit de ses chagrins se révolte contre les mauvaises conditions de vie et les administrations coloniales.

Avec un style de phraséologie journalistique très apparente d'une formule descriptive avec des détails d'haute finesse poétique marquant l'immensité grise du désert et une teinture humaine sociale qui dénote d'un individualisme distinct, elle sait dessiner avec précision décryptée la puissance de l'image. Voyons l'immensité de l'expression et son authenticité dans le texte *fantasia* lorsqu'elle a décrit la venue d'un grand cheikh de zaouïa qui fait déclencher un étendu de descriptions perçues autour du feu, à l'attente de ce Marabout :

Nous étions venus, dès la veille, au bordj d'Ourmès, à quatorze kilomètre d'El Oued, sur la route de Touggourth, [...] assis ou couchés sur le sable, il y avait là plusieurs centaines d'hommes, drapés dans leurs burnous de fête, majestueux et blancs... Têtes énergiques et mâles, figures bronzées, encadrées superbement par le blanc neigeux des voiles retombant du turban, femmes drapées à l'antique de sombres étoffes bleues et rouges, ornées d'étranges bijoux d'or venus du Soudan lointain [...] Autour des feux, en des attitudes graves, avec l'accoutumance de gestes de la vie du nomade, tous les fidèles préparaient l'humble café du matin. Tous portaient au cou le chapelet des khouan de Sidi Abdelkader de Bagdad* (Eberhardt 2004 :16)

L'intensité de ce regard qu'elle porte sur eux porte une révélation confidentielle et une intimité extrême que l'on trouve dans son œuvre qui prouve en général qu'elle n'était jamais extérieure aux êtres et aux personnages qu'elle décrit, mais elle était toujours un membre constituant, participant, indissociable du grand rêve collectif. Sa présence fait de son œuvre un registre original de témoignage. La nouvelle *dans la dune* présente aussi l'imagerie même mais plus détaillé avec les compagnons de route qui se sont présenté dans un contexte de camaraderie et qui font aussi une des

* Cheikh Muhyiddîn Abddel Kader El Jilani (1077 - 1166) fut le phare de son époque dans les sciences spirituelles et les disciplines relatives à la Loi divine. Sa réputation fut telle dans les sciences du soufisme et de la shariya (loi divine) qu'il finit par être connu comme le pôle de l'islam et des musulmans.

perspectives auctorielles qui justifie la rigueur d'ancrer le récit dans un aspect collectif : « *Nous étions alors huit, en nous comptons mon serviteur Aly et moi [...] nous passions nos journées à chasser les innombrables lièvres sahariens et surtout à rêver, en face des horizons simples et rudes, sans grossièreté pourtant, qui respectaient mon rêve et mes silences – très silencieux eux-mêmes d'ailleurs-* » (Eberhardt 2004 :37). Le rêve ne s'arrête plus ici, il prend son extension vers l'obscurité de la nature saharienne et sa nature humaine qui ne cesse à sécréter des nouvelles histoires dans le même récit. En plein de désert *Dans la dune*, on découvre une histoire fut rapportée de la part de Hama Srir et ses compagnons ; des pauvres chasseurs de Ouled Seïh de Taïbet Guéblia, à Isabelle Eberhardt quand elle avait perdu son chemin dans les dunes :

Moi et mon frère, nous somme des Ouled seïh et celui-là, Ahmed Bou Djema, est Chaâmbi des environs de Berressouf. Son père avait un jardin à El-Oued, dans la colonie des Chaâmba qui est au village d'Elakbab. Il s'est sauvé, le pauvre... pourquoi ? A cause des impôts. Il est parti à In Salah avec notre cheikh, Sidi Mohammed Taïb ; quand il est revenu, il a trouvé sa femme morte, emportée par l'épidémie de typhus, et son jardin privé de toute culture ; alors, il a gagné le désert _ à cause des impôts. (Eberhardt 2004 :43)

La nouvelle *Dans la dune* porte trop d'histoires et trop de commentaires qui interrompt spontanément et sans cesse la narration, ceci montre bien l'appartenance de l'auteur au groupe de chaque personnage aussi qu'à la réalité de cette existence humaine et sa condition de vie. Aucun exotisme dans cette exposition aussi, le lecteur en est averti dès le début : « *c'était sur la fin de l'automne 1900, presque en hiver déjà. Je campais alors, avec quelques bergers de la tribu des Rebaïa, dans une région déserte ...* » (Eberhardt 2004 :37).

Ses textes se veut donc appartenir à la catégorie des récits factuels, récits de fait non fictionnels dont Gérard Genette a déterminé les critères dans *Fiction et Diction* en 1991 : « la majorité des nouvelles commence par une phrase qui se réfère à son passé et se met alors en scène son « je » narrateur ce qui fait de son écrit un récit rétrospectif de type autobiographique qui s'agit donc d'un

témoignage d'un régime d'énonciation attestant la vérité des faits évoqués ».

Isabelle par son analyse et son intérêt à émettre les plus petits des détails de toute chose vue et sentie du paysage, y décrivant les dimensions ambiguës de ses souvenirs transfigurés par l'imaginaire dans les figures souffrantes qui découvre l'injustice sociale, le rejet familial et la beauté extrême. Elle se nourrit de rêve et de l'impensé où se croisent tous les mythes provenant d'un passé voulant de cela la parfaite reproduction de cet ailleurs qui lui paraît toujours meilleur, « *J'ai aussi revu les jardins profonds du Souf, véritables abîmes, entre les dunes onduleuses, beaux d'une beauté unique d'une splendeur que je n'avais encore jamais vue jusque-là* » (Eberhardt 2004 :11)

Cette évocation d'espaces enchanteurs ou cette description littéraire n'est pas absolument la nature embellie ; elle est la nature vue par un esprit particulier sous un jour propre à ses idées et à ses sentiments, la nature reproduite avec exactitude dans ses lignes principales, mais modifiée dans ses détails selon l'âme de l'auteur et le sentiment qui le domine au moment où il la voit.

Le monde des femmes fut le sujet d'intérêt le plus abordé chez Isabelle où ses regards affermissant se fusionnent avec ses traces typiques qui sèment une intimité exclusive dans son fond et sa forme. Malgré sa tenue vestimentaire d'homme qui, n'est à l'origine qu'un double de soi-même qui implique une totale identité de pensée et de sentiment, lui est obstacle d'accéder en toute liberté aux cœurs des endroits féminins, son désir si fervent l'a poussée à briser toutes les barrières ; de voir, d'extraire, et de traduire la vérité des habitudes, des pensées, et même des types vestimentaires. Le tableau se dessine avec excellence et dans toutes les nouvelles presque nous remarquons la présence féminine où se montre une harmonie ambitieuse d'activités domestiques malaxées de mouvements anxieux. Dans la nouvelle d'Oum Zhar, la vie des femmes se met évidente et rigoureuse :

Elle prendrait sa place au métier à tisser les burnous, elle traitait la chèvre, elle séchait les dattes et elle battrait Oum Zahar et Messaouda, car elle serait leur marâtre" [...] chaque matin, les deux jeunes filles se levaient à l'aube, et, après avoir fait le déjeuner modeste du père, elle

s'accroupissaient devant le moulin à bras primitif qu'elle mettaient en branle au moyen d'un bâton...Et, pendant des heures, elles tournaient la pierre lourde avec un chant très bas monotone comme leur existence. (Eberhardt 2004 :68)

Isabelle s'est intéressée surtout aux femmes enfermées, enveloppée des ses haillons bleu et rouge de soufia, évoquant une beauté qui se mêle d'une souffrance « *la beauté de Saadia et sa tristesse furent pour lui une délicieuse trouvaille* ». D'autres cas se présentent dans un montage compliqué qui peint une mémoire des lieux valorisant l'image de la femme victime passive. Tessaadith, Embarka, Messaouda, Saadia, Hania et d'autres personnages poursuivent un mythe issu des tréfonds de la mémoire. Tous font un mélange de sensation et d'état d'âme dont elle s'emploie à détailler la variété de ses aspects, insouciance calme, inquiétude allant jusqu'à l'angoisse ou tristesse indéfinissable comme un renoncement. Malgré leurs noms qui puisent tant de bonheur ou ce qu'on appelle de bon « Fell », leurs vies reflètent tant de hantise et tant de désespoir.

La nouvelle d'Eberhardt dans « Au pays des sables » en tant que genre littéraire offre une harmonie entre le « vrai » et le « vécu » dégageant un plaisir esthétique qui suscite une distinction explicite entre le témoignage et sa représentation littéraire et le rapport de l'auteur face à son récit et sa position de témoin direct.

CONCLUSION

Représenter l'Histoire et l'histoire sous-tend toute l'œuvre d'Isabelle Eberhardt : l'écriture même se trouve donc entre deux champs textuels : l'un historique, l'autre littéraire, ce rapport bien entendu entre l'Histoire et le texte littéraire s'inscrit dans la question de l'historicité du texte littéraire qui est devenu une fresque mosaïque traversant par sa composition le temps et créant un lieu de connaissance commémorant un peuple sous l'ombre chaude du colonisateur. En une expression : *L'Histoire* peut se fonder sur des *histoires*

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERTHOIN, Marval, Les voix du Hoggar, Paris, D'art Pizza, 1999.
- BRAHIMI Denise, L'oued et la zaouïa, Lectures d'Isabelle Eberhardt, OPU, Alger, 1983.
- EBERHARDT, Isabelle, Au pays des sables, Paris, Joëlle Losfeld, 2004.
- EBERHARDT, Isabelle, Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers), Paris, Grasset, 1988.
- GENETTE, Gérard, Fiction et Diction, Paris, Le Seuil, 1991.
- LAUWE, Chombart, HENRY, Paul, Pour une sociologie des aspirations. Eléments pour des perspectives nouvelles en sciences humaines, Paris, Denoël, 1969.
- RANCIERE, Jacques, Le partage du sensible, éditions La fabrique, Paris, 2000.
- REZZOUG Simoune, Isabelle Eberhardt, OPU, Alger, 1985.
- RICOEUR, Paul, Temps et récit III ; Le temps raconté, Paris, Editions du Seuil, 1985.



